

benjamin
markovits

week-end à new york

BENJAMIN MARKOVITS

WEEK-END À NEW YORK

Paul Essinger, joueur de tennis professionnel, est qualifié à l'US Open. Comme pour chaque tournoi, sa famille se réunit à New York pour l'encourager. Ses parents, son frère, ses sœurs et ses neveux arrivent du Texas, de Harvard ou encore d'Angleterre. Aux yeux de Dana, la compagne de Paul, la tribu Essinger paraît très brillante et soudée, voire inaccessible tant elle compose un tableau idéal. Pourtant, chacun d'eux va vivre cette nouvelle épreuve avec des ambitions et des aspirations différentes. Révélation qui tournent court, légers accrocs et désaccords majeurs rythment ce week-end décisif.

À travers une écriture vive et nerveuse, Benjamin Markovits capture toute la complexité d'une famille (apparemment) heureuse.

WEEK-END À NEW YORK

*du même auteur
chez Christian Bourgois*

IMPOSTURE
UN ARRANGEMENT TRANQUILLE
AMOURS D'ENFANCE
IL Y A MIEUX À VIVRE

*du même auteur
en numérique*

IMPOSTURE
UN ARRANGEMENT TRANQUILLE
AMOURS D'ENFANCE
IL Y A MIEUX À VIVRE

BENJAMIN MARKOVITS

WEEK-END
À NEW YORK

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Laurence KIEFÉ

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◇

Titre original:
A Weekend in New York

© Benjamin Markovits, 2018
All rights reserved
© Christian Bourgois éditeur, 2019,
pour la traduction française
ISBN : 978-2-267-03167-6

À Inga et Dick

Les familles heureuses se ressemblent toutes...

Anna Karénine

Chaque fois que Paul était qualifié pour l'US Open, ses parents, son frère aîné, ses deux sœurs, leurs divers enfants, venaient à New York le voir jouer.

— C'est comme Noël, disait toujours sa mère. Notre réunion de famille.

Elle était allemande, originaire de Flensburg, tout à côté de la frontière danoise, mais cela faisait quarante ans qu'elle vivait et enseignait en Amérique. Tous les enfants Essinger appelaient leurs parents par leur prénom, Liesel et Bill.

La première semaine de la compétition se déroulait fin août ; la deuxième débordait sur septembre. La plupart des Essinger travaillaient dans l'enseignement et ne pouvaient pas se permettre de rater le début du trimestre mais Paul tenait rarement le coup jusqu'à la deuxième semaine. À l'âge de vingt ans, alors qu'il jouait en amateur, il avait atteint le troisième tour ; après quoi, il avait abandonné Stanford pour passer pro – il désirait se consacrer au tennis. L'année suivante, il perdit en quarts de finale ; son classement

se maintint brièvement autour de la vingtième place. Mais il ne parvint jamais à faire mieux et passa la plus grande partie de sa carrière à serpenter en évoluant entre les cinquantièmes et centièmes places, en fonction des blessures.

Sa mère, qui ne s'intéressait pas vraiment au sport, était simplement déconcertée par les succès sportifs de son fils – pour elle, c'était directement lié au fait d'avoir des enfants américains, des enfants qui, d'une certaine manière, vous étaient étrangers. Pour son père, la carrière de Paul était à la fois un sujet d'immense fierté et d'amère déception. Côté jeux de balles, Bill avait passé sa propre enfance à frapper, dribbler, rattraper, toucher et tirer, partout, dans les jardins publics, sur les courts, sur les terrains de baseball, sur les fairways et les greens de golf mais il n'aurait jamais imaginé qu'un de ses enfants pût être qualifié à l'international. Et pourtant, ce classement à l'international signifiait que, dans un tournoi important, on le voyait perdre la moitié du temps.

— Je vais sans doute arrêter après ce tournoi-là, avait dit Paul à son père au téléphone. J'ai eu de la chance de passer les épreuves de qualification.

— Tu verras bien le moment venu, avait répondu Bill. Pour le moment, ce n'est pas exactement ce à quoi tu dois réfléchir.

— En ce qui concerne la semaine prochaine, les résultats envisageables sont assez limités. Et sans rapport direct avec ce que je te dis là.

Se procurer les billets, trouver où installer sa famille, c'était une tâche toujours fastidieuse. Des obligations qui retombaient surtout sur sa compagne, Dana. Le fait qu'ils ne soient pas mariés n'arrangeait

rien ; d'après elle, ça poussait les Essinger à la regarder de haut, surtout depuis la naissance de leur fils. Une inquiétude à laquelle Paul répondait toujours de la même façon : mais tu es folle. N'empêche, ça nourrissait les autres angoisses de Dana, à propos de sa carrière professionnelle, ou de son absence de carrière, à propos de son passé. Il y avait encore autre chose qui n'arrangeait rien : l'appartement qu'elle leur avait trouvé appartenait à son ex-mari.

Paul lui avait demandé d'aller chercher ses parents à l'aéroport mais ils arrivaient à dix-sept heures, donc si elle emmenait Cal, ce serait l'heure du repas des fauves – on imagine mal un enfant de deux ans patienter tranquillement dans les encombrements. Inez, la nounou, ne travaillait jamais le vendredi après-midi, pour que Dana et Cal puissent « traîner » ensemble, ce qui signifiait soit l'emmener dans sa poussette jusqu'à l'aire de jeux du jardin public près de la 86^e Rue, soit l'exhiber devant ses amies, chez elles ou dans des cafés. Dana attendait ces après-midi avec impatience même si, alors qu'elle était mère depuis deux ans, elle continuait à se sentir un peu nerveuse quand elle était avec Cal. Secrètement, elle aurait souhaité se débarrasser d'Inez, même si elle l'aimait bien par ailleurs – elle était tellement... non seulement patiente mais pleine d'énergie. Dana ne parvenait pas à être les deux à la fois. « Qu'est-ce que je suis censée faire toute la journée ? » était une question qu'elle se posait bien souvent. Mais elle ne se débarrassait pas d'Inez, parce que... oh, qui sait. Parce que Paul avait les moyens

de la garder. Parce qu'elle soupçonnait Inez de savoir mieux s'occuper de Cal qu'elle-même – mieux pour Cal, en tout cas.

— Ils ne peuvent pas prendre un taxi? demanda-t-elle à Paul.

— Bill refusera de payer un taxi.

— Paie-le, toi.

— Il ne voudra jamais. Tu le sais bien.

Elle était au lit, vêtue d'un tee-shirt et d'un short de jogging, sa tenue pour dormir l'été. La fenêtre de leur septième étage donnait sur la cour centrale de l'immeuble. Paul aimait dormir avec la clim, un souvenir de son enfance texane, mais Dana ouvrait quand même la fenêtre – pour entendre les bruits de New York. La circulation, les pneus sur la chaussée mouillée (la nuit était encore moite après l'averse de l'après-midi). Et même, lointain réconfort, les rires enregistrés venus de la télévision d'un voisin. L'un des concierges criait quelque chose d'une voix pleine d'entrain, sans doute à un livreur de plats préparés.

Paul, bien calé sur ses oreillers, trafiquait sur son ordinateur; la lumière de l'écran lui donnait un teint verdâtre. La semaine précédant un tournoi, il commençait généralement à se replier sur lui-même. S'ils se retrouvaient ensemble dans une pièce, il lisait, il regardait son ordinateur ou il jouait avec son fils plutôt que de lui parler. Il arrivait à Dana de penser qu'il préférait la compagnie de Cal – non seulement il l'aimait davantage, ce qui était compréhensible, mais sa compagnie lui était vraiment plus agréable. Peut-être en allait-il de même pour elle. Mais c'était seulement parce que, avec Cal, on obtenait toujours une réaction quelconque.

— Alors, pourquoi ne vas-tu pas les chercher toi-même? s'enquit-elle.

— À cause du truc pour Marcello. Avant le début de l'Open, on lui a organisé un hommage, ce qu'il a signifié pour le tennis américain, dans un hôtel du centre.

Voyant que Dana ne répondait rien, il continua.

— Ce n'est pas comme si j'allais m'amuser. Tu sais bien à quoi ressemblent ces choses-là. C'est essentiellement un exercice de communication. L'USTA fait un film sur lui. Mais cet homme, je l'aimais vraiment bien, il comptait pour moi. On est parfois obligé de faire acte de présence. Je peux prendre des plats à emporter en rentrant.

— C'est toi qu'ils désirent voir, dit-elle.

— Ils me verront quand j'arriverai ici.

— Bien.

Il la regarda comme quand il se retenait de dire quelque chose qui, peut-être, lui paraissait mesquin ou méchant.

— D'accord, j'irai les chercher.

— C'est simplement que je ne sais pas quoi faire de Cal.

— Laisse-le à Inez.

— Elle ne travaille pas le vendredi après-midi. Et elle part à Tempe voir sa mère.

— Quoi, maintenant?

— On va lui remplacer son pacemaker.

— Pendant le week-end?

— Lundi matin. Inez tient à passer le week-end avec elle, au cas où ça tournerait mal. En fait, c'est une opération de routine. C'est plutôt de l'ordre de la

superstition. Mais je ne suis pas du genre à empêcher une de mes... comment dire... employées...

— Je ne veux surtout pas que papa oblige Liesel à prendre le train jusqu'à Jamaica et ensuite le Long Island Rail Road et puis encore un autre train en pleine heure de pointe, avec tout leur bazar.

— Donc, ils devraient prendre un taxi.

— Il ne le fera pas. Ce n'est pas grave. Ce n'est pas ta faute. J'irai les chercher.

— Mais je vais y aller, bien sûr, répliqua-t-elle.

Elle éteignit la lampe de chevet de son côté et l'obscurité imparfaite d'un soir en ville se dessina dans le cadre de la fenêtre. Couchée sur le flanc, elle regardait de l'autre côté de la cour; un tiers peut-être des fenêtres étaient allumées et cette façade lui évoquait un de ces formulaires pour les tests d'admission à l'université. La façon dont elle avait dit « employées » la mettait légèrement mal à l'aise — c'est le monde dans lequel elle avait grandi, où les gens parlaient avec beaucoup de précaution de leur personnel. Elle entendait encore la voix de sa mère, discutant de la femme de ménage; quand Dana était gosse, ça la rendait folle. Et elle savait ce qu'en pensait Paul. On embauche quelqu'un pour accomplir une tâche, on paie ce quelqu'un pour ça, fin de l'histoire. Il n'y a rien de gênant là-dedans. Mais lui, il n'avait pas besoin de passer du temps avec Inez. Il faut bien être amie avec ces gens-là ou du moins faire semblant de l'être, et ce n'est pas simple quand on les paie ou quand on décide ce qu'ils peuvent faire ou ne pas faire.

— Ce n'est pas seulement le problème d'aller les chercher, reprit-elle. Faut-il vraiment qu'ils

s'installent dans l'appartement de Michael? Je préférerais qu'on leur paie l'hôtel.

— Quel est le problème avec cet appartement? Lui, il ne sera même pas là.

— Tu sais bien, Paul.

Elle se retourna pour voir son visage, dans la lumière verte. Il avait les cheveux courts, ce qu'il appelait sa coupe de sportif décervelé, pour cacher qu'il commençait à se dégarnir. Mais il n'y attachait guère d'importance et quand il ne jouait pas, il laissait ses cheveux pousser et former des touffes autour des oreilles. La peau sous ses yeux paraissait plutôt abîmée par le soleil, sans taches de rousseur mais légèrement endommagée. Il passait beaucoup de temps en plein soleil. Mais il avait encore cet air de garçon sensible, de gamin qui ne parle qu'après avoir levé la main. Il avait fallu six mois à Dana, quand ils avaient commencé à sortir ensemble, pour comprendre que cette timidité n'était qu'une forme de maîtrise de soi. Il n'avait pas besoin d'être timide.

— Michael a un grand appartement. On pourrait tous s'y installer.

— Tu plaisantes, j'espère, répliqua-t-elle. Tu ne trouves pas ça bizarre? Je t'en prie. Éteins ce truc. Je voudrais dormir.

— Ils s'en fichent.

— C'est ce que tu crois, Paul, mais en fait ce n'est pas vrai. Tu considères que ta famille est au-dessus de tout ça, mais ce n'est pas vrai. Ton père a son avis sur la question. Ta mère a son avis. Ils évitent de t'en parler mais, crois-moi, ils ne m'en laissent rien ignorer.

— Allons, Dana, dit-il.

Il ferma son ordinateur et le posa par terre près de leur lit puis il tenta de l'attirer à lui. Elle était presque aussi grande que lui, avec des jambes aussi longues.

— Mais qu'est-ce qui t'inquiète donc tant ? C'est moi le mec qui doit aller jouer et perdre.

— C'est précisément ça qui me déplâit. Et dont tu n'as pas conscience. C'est encore plus dur pour nous autres.

— Je n'en doute pas une seconde, dit-il.

VENDREDI

La pluie continua à tomber par intermittence toute la nuit et, après, dans le cours de la journée, la ville se transforma en étuve. Dana se retrouva coincée dans l'exode général du week-end – les gens essayant de partir de bonne heure. La bande d'arrêt d'urgence de la voie rapide était jonchée de feuilles et de branches ; le lac Meadow ressemblait presque à la mer. Pour que Cal reste tranquille pendant le trajet jusqu'à l'aéroport JFK, elle lui avait donné un paquet de crackers Graham. C'était son dîner. Il s'y était attaqué de façon lente et méthodique mais sans beaucoup de délicatesse. Le temps qu'ils arrivent à l'aéroport, il y avait des morceaux de biscuits ramollis un peu partout : sur ses doigts, sur son pantalon, sur le siège et sur le sol. Elle tenta de nettoyer la banquette tout en restant au volant sans se retourner mais ce ne fut guère efficace. Elle se retrouva avec les mains poisseuses ; le flot des voitures continuait à avancer, elle était obligée de suivre. En apercevant Bill, elle sentit une petite pointe d'inquiétude et de honte.

Non que le père de Paul fût du genre à se formaliser de l'état de la voiture. Debout à côté de deux valises, il avait l'air vaguement clochard, avec ses tennis, sa veste de sport et son chino sale. Il ressemblait aussi précisément à ce qu'il était : un professeur d'éco à l'université. Dans l'humidité de l'après-midi, sa moustache rebiquait au-dessus de ses lèvres. Son regard passa sur elle sans s'attarder, avant de se poser sur la voiture derrière elle puis sur celle qui venait encore après. Elle vint se garer le long du trottoir et même lorsqu'elle descendit la vitre en criant « Bill! », il la dévisagea un instant avec l'air perplexe, presque fâché, d'un inconnu bousculé par erreur.

Puis il se retourna en appelant « Liesel, Liesel, elle est là! ». Liesel sortit par les portes en verre, tirant une autre valise à roulettes, l'air à la fois confuse et chaleureuse.

— Allons-y, dépêche-toi. Je ne pense pas qu'elle ait le droit de rester là, dit Bill.

— Même à l'intérieur, la clim marche mal, déclara Liesel.

Elle avait les cheveux gris, coupés court, un joli visage rond, très basané; elle portait un jean, un chemisier à rayures et un collier de perles rouge genévrier genre hippy, que Dana avait trouvé et que Paul lui avait offert pour Noël.

— Bonjour, Dana. C'est très gentil de ta part.

— Au Texas, vous devez être habitués à ça, répondit Dana.

— On ne s'y habitue jamais.

Bill se pencha et, sans plier les genoux, souleva leurs valises pour les mettre dans le coffre de la voiture

façons... de lui faire comprendre son propre sentiment d'échec. Les enfants sont souvent obligés de remettre leurs parents à jour. Pourquoi te disputes-tu avec ta mère sur ce sujet? lui demandait Dana. Elle n'a pas besoin de savoir ce que signifie jouer qualifié. Tu ne comprends pas, disait-il. Ils ont cette image de moi totalement déraisonnable. Ils t'aiment, c'est tout, disait-elle. Ce sont tes parents. Mais il insistait: c'est très corrompteur. Je dois être sûr qu'ils savent ce qui est en train de se passer. Sinon, je commencerais moi-même à croire ce qu'ils pensent de moi. Et ce serait dramatique? demandait-elle. Et à nouveau, il refusait de croiser son regard.

Vivre avec lui, c'était comme le voir jouer au tennis – concentré sur autre chose. Elle, elle l'observait, il se détachait sur la surface bleu vif du court en dur, tout seul de son côté du filet, il se déplaçait pour taper sur la balle et puis il recommençait, sans jamais lever la tête, entièrement pris par sa tâche mais aussi exposé à sa manière, sans défense, quand il sliça une volée dans les lignes de côté. Un autre 40-A – les premiers services sont souvent les plus difficiles, les plus durs à surmonter. Parce que, malgré tout, elle voulait qu'il gagne, des profondeurs de cet amour qui ressemblait à de la colère. Vas-y, pensa-t-elle, tandis qu'il se préparait encore à servir en faisant rebondir la balle pour prendre le rythme. Le téléphone bourdonna dans sa poche mais elle l'ignora. Vas-y! Vas-y! Vas-y!

benjamin
markovits
week-end à new york



Week-end à New York

Benjamin Markovits

Cette édition électronique du livre
Week-end à New York de Benjamin Markovits
a été réalisée le 17 juin 2019
par les Éditions Christian Bourgois.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
ISBN : 9782267031652
ISBN PDF : 9782267031676
Numéro d'édition : 2445